

N'y voyez surtout rien de personnel !¹

Percy Kemp

S'il est un épisode de la saga à rebondissements narrée par Edward Snowden qui illustre parfaitement le basculement intervenu dans notre civilisation et aux termes duquel nos Princes se retrouvent désormais nus, c'est bien celui relatif à ses révélations sur l'ampleur des opérations d'espionnage de la NSA en Allemagne.

Pour rappel, lorsqu'à l'été dernier Snowden révéla que pour la seule Allemagne, la NSA traitait mensuellement l'équivalent de cinq cents millions de communications, téléphoniques et autres (fax, courriels, textos, tweets), la ziggourat allemande n'eut de cesse de minimiser l'ampleur des faits. La Chancelière Merkel clama haut et fort qu'elle faisait « entièrement confiance aux Américains », lesquels, tint-elle à ajouter, « ont tout de même libéré l'Allemagne » (elle ne précisa néanmoins pas si elle avait à l'esprit la libération de 1945 ou celle de 1989) ; son ministre de l'Intérieur, Hans-Peter Friedrich, professa quant à lui que la sécurité était « un super droit fondamental au moins aussi important que la liberté » ; et le ministre de la Chancellerie, Ronald Pofalla, assura pour sa part que la NSA lui avait assuré avoir toujours respecté le droit allemand sur le sol allemand, avant de déclarer au Bundestag que « l'affaire était classée ».

Dès l'automne, cependant, et après que des journalistes de *Der Spiegel* eurent découvert, dans la masse de documents rendus publics par Snowden, que les Américains avaient placé le propre téléphone de la Chancelière sur écoutes, tout ce beau monde dut, comme disent les Anglais, manger son chapeau (tyrolien, évidemment). Soudain la sécurité n'apparut plus aux yeux de Hans-Peter Friedrich comme un super droit fondamental plus important que la liberté ; soudain Ronald Pofalla (qui avait déraillé alors même qu'on le préparait à prendre la tête des chemins de fer fédéraux) ne crut plus que l'affaire était classée ; et une Angela Merkel offusquée finit par appeler le président Obama (sur son téléphone placé sur écoutes, sans doute) pour lui signifier à quel point elle trouvait de telles pratiques inacceptables entre amis.

Comment, après l'indifférence dans laquelle elle avait auparavant accueilli la nouvelle que des millions de ses concitoyens étaient espionnés par une puissance amie, expliquer l'indignation de la Chancelière allemande à l'annonce qu'elle avait elle-même été placée sur écoutes par cette même puissance amie ? A quoi tient, en d'autres termes, que nos Princes puissent encore penser aujourd'hui que ce qui s'appliquerait aux citoyens ordinaires ne puisse pas s'appliquer à eux ?

Tout tient en fait à l'incompréhension profonde dans laquelle nos Princes sont de la vraie nature de la cyber-guerre. En ce qui les concerne cette guerre-là n'est ni plus ni moins que la guerre par et contre les systèmes informatisés et

¹ Paru dans *Causeur*, avril 2014

automatisés. Mais en réalité, il y a bien plus à cela qu'une simple guerre par machines et logiciels interposés.

Pour bien comprendre ce qu'il en est il faut se rappeler que cyber--comme dans cyber-guerre--nous vient du mot cybernétique, du grec *kubernêtikê* qui signifie l'art de gouverner. En 1948 le mathématicien Norbert Wiener, reprenant ce terme à André-Marie Ampère qui l'avait utilisé au début du siècle précédent, avait défini la cybernétique comme étant l'étude du contrôle et de la communication dans les machines comme chez les êtres vivants. Science des systèmes complexes, la cybernétique s'intéresse en réalité moins aux composantes d'un système qu'à leurs interactions. Ce qu'elle prend en compte en premier ce n'est pas la nature ou l'identité des différents éléments, que leur comportement global et leur pertinence à l'ensemble.

On retrouve là la pensée systémique qui caractérise notre civilisation postindustrielle fondée sur l'informatique, où est surtout vrai, non ce qui peut être prouvé, mais ce qui est pertinent, ce qui fonctionne et remplit son rôle indépendamment de toute intentionnalité. Fille de la pensée systémique, la cybernétique modélise donc la relation entre éléments d'un système donné à travers l'étude de leurs interactions, crée des prismes, et instaure des stimuli de réponses automatisés d'où l'individualité et la subjectivité des éléments observés sont obérées au profit des relations qu'ils établissent entre eux du fait de leur fonctionnement et de leur comportement.

Ce qui explique pourquoi les Grandes Oreilles des grandes nations, la NSA en tête, passent aujourd'hui le plus clair de leur temps (ou devrais-je dire le plus obscur de leur temps), non à épier quelqu'un en particulier (un individu bien identifié, nommé, fiché), mais à écouter et à observer *urbi et orbi*, en vision et en écoute périphériques, si je puis dire, leur attention n'étant point retenue par un facies particulier, une voix familière ou un nom suspect, mais par les interrelations et interactions entre éléments, voire par le comportement hors norme d'un élément donné du système.

C'est ce glissement, d'une pensée scientifique qui avait été fondée sur la preuve objective vers une pensée systémique fondée, elle, sur l'informatique, qui explique aussi qu'au sortir de la Guerre froide, nous soyons passés du concept d'ennemi qui avait prévalu jusque-là, à celui de menace (ce que, dans mon *Prince*, j'avais appelé « l'événement »). Bien que les notions de menace et d'inimitié n'aient jamais existé à l'état pur et exclusivement l'une de l'autre, à une époque donnée il en fut toujours une qui domina : la notion d'ennemi juré (*inimicus*, disait Carl Schmitt) dans la société féodale avec sa pensée formelle et sa culture d'exclusion ; la notion d'ennemi politique ou de rival (*hostis*, disait Schmitt) dans la société industrielle avec sa pensée dialectique susceptible de prendre en compte le changement ; et enfin la notion de menace dans notre propre société numérique avec sa pensée systémique et sa culture de neutralisation, voire d'éradication.

C'est dire que si, par le passé, la menace venait surtout de l'ennemi (ainsi, des Anglais pour les Français et vice versa, durant la Guerre de Cent Ans, ou des communistes pour les fascistes et vice versa, durant la guerre d'Espagne), aujourd'hui la proposition se trouve inversée. Désormais l'ennemi n'existe plus intrinsèquement, et il n'existe pas plus une fois pour toutes, et dans la durée. C'est plutôt la menace qui crée l'ennemi et, dès lors que la menace s'estompe ou qu'elle soit neutralisée, l'ennemi disparaît.

Partant, lorsque, à propos de son téléphone mis sur écoutes par la NSA, une Angela Merkel indignée dit à Barack Obama que ce sont là des procédés indignes entre amis, ce dernier, assisté d'un cyber-guerrier qui lui souffle ses réponses, peut lui rétorquer : « Mais ma chère, puisqu'il n'y a plus d'ennemi, comment voulez-vous qu'il y ait encore des amis ? » Et quand, outrée, Merkel lui lance : « Mais tout de même ! *Mon* téléphone ! *Mon* téléphone *personnel* ! », Obama, toujours assisté de son souffleur, remet la malheureuse sur la bonne voie : « N'y voyez surtout rien de personnel ! »

Il y a de fait dans la systémie qui fonde notre civilisation informatique et les cyber-guerres que nous menons ou subissons un basculement qui porte sur la personnalité : sur l'intégrité physique de l'individu (dans le sens de son indivisibilité, au sens occidental du terme), sur sa spécificité aussi (au sens que la philosophie orientale donne à ce terme), de même que sur sa centralité dans l'ordre des choses. La Renaissance, on le sait, avait déplacé Dieu du centre de l'univers pour placer l'individu à Sa place. Et voilà qu'avec la cybernétique, c'est l'individu qui se voit déplacé, au profit cette fois du système.

Les cimetières, dit un vieux proverbe, sont remplis de gens qui se croyaient indispensables. Et il est vrai que, longtemps, nous avons tous été dispensables. Mais paradoxalement, chacun d'entre nous avait aussi été irremplaçable, ne serait-ce que par son individualité et sa spécificité. Or l'objectivité quasi parfaite du système cybernétique est telle, que nous nous retrouvons aujourd'hui être tout à la fois indispensables par le rôle que nous tenons dans le système et la fonction que nous y remplissons, et remplaçables à souhait par le froid déni que le système nous fait de toute individualité ou spécificité.

On ne s'étonnera pas qu'après cela le secret, la vie privée, l'intimité, et tout ce que l'homme spécifique et indivis avait jadis tenu pour sacré aient cessé de compter. Ou plus précisément, qu'ils aient cessé d'être pertinents. C'est cela, la transparence. La transparence, ce n'est pas la vérité, valeur anthropique, sinon divine, mais jamais systémique. La transparence, c'est la pure objectivité. Et à l'ère de la transparence, les Princes se doivent d'habiter des palais de verre.

De tout cela cependant, nos Princes-entrepreneurs ne semblent guère être conscients. Fortement imbus de leur personne, leurs chevilles gonflant sur leurs pieds d'argile et s'identifiant de moins en moins à leur propre peuple et de plus en plus à tel projet (le progrès technologique, la croissance économique, la sécurité, la suprématie militaire), ils n'auront pas su voir que le système cybernétique qu'ils avaient appelé de leur vœux puis placé au centre de l'univers,

au lieu de les servir, les aura asservis, faisant d'eux des éléments, certes indispensables à son fonctionnement, mais des éléments aussi indifférenciés et remplaçables que ne le serait le plus humble de leurs sujets.

Prenant conscience de leur affligeante nudité, peut-être viendront-ils un jour à regretter le temps où Dieu trônait au centre de l'univers, quand, comme le dit si poétiquement Ishâq Ibn Zubayr, le mathématicien et cosmographe médiéval mis en scène par André Miquel dans ses *Entretiens de Bagdad*, la terre et ses habitants étaient encore au centre de l'infinie tendresse divine.